François Ferrière (1752-1939) et quelques miniaturistes genevois de son temps : une vie d'artiste entre Genève, Londres et Saint-Pétersbourg

Autor(en): **Boissonnas, Lucien**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Zeitschrift für schweizerische Archäologie und Kunstgeschichte = Revue suisse d'art et d'archéologie = Rivista svizzera d'arte e d'archeologia = Journal of Swiss archeology and art history**

Band (Jahr): **47 (1990)**

Heft 2: **Wandlungen der bildkünstlerischen Produktion und ihrer Bedingungen in der Schweiz (17.-19. Jahrhundert)**

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-169076

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

François Ferrière (1752–1839) et quelques miniaturistes genevois de son temps: une vie d'artiste entre Genève, Londres et Saint-Pétersbourg

par Lucien Boissonnas

Dans le cadre des questions posées par le colloque, l'itinéraire artistique de Ferrière[1] m'a paru particulièrement intéressant: la longévité de l'artiste, ses séjours prolongés à l'étranger (s'étendant chacun sur une quinzaine d'années) ainsi que sa personnalité font de Ferrière un peintre dont les préoccupations sont encore d'actualité. Contemporain exact de Jean-Pierre Saint-Ours (1752–1809), il lui est cependant opposé, ou plutôt complémentaire, dans son caractère autant que dans son œuvre: Ferrière, le «scrupuleux imitateur de la nature»[2] à l'esprit dix-huitième; Saint-Ours, ouvert aux idées nouvelles peignant toutefois l'antiquité romaine. Ce qui passionne Ferrière, c'est d'interroger les possibilités de la peinture: son pouvoir illusionniste par les trompe-l'œil, le perfectionnement des procédés par des recherches techniques, et la pérennité de son témoignage par la restauration. Ferrière peignit jusqu'à la fin de sa vie, contrairement à d'autres peintres genevois qui, comme Nicolas Soret, Henri-François-Gabriel Viollier ou Louis-Auguste Brun (un «équivalent» de Viollier à la Cour de Louis XVI[3]) cessent apparemment de pratiquer leur métier dès que leur condition financière le permet.

François Ferrière naît une quinzaine d'années avant les peintres de ce qu'il est convenu d'appeler «l'Ecole Genevoise»: Jacques-Laurent Agasse, Firmin Massot et Adam-Wolfgang Töpffer. Sa longue vie lui permet d'entreprendre plusieurs carrières successives au cours desquelles il explore un éventail d'itinéraires ouverts aux artistes genevois de son temps. La première partie de sa carrière se déroule conjointement à celle de son ami d'enfance Louis-Ami Arlaud[4], qui deviendra lui aussi peintre de miniatures renommé. Ils s'inscrivent tous deux à l'Ecole Publique de Dessin, une institution tout aussi jeune qu'eux, dont ils suivent les cours dès l'âge de douze ans. Par la suite, Arlaud étudiera sous la direction de Jean-Etienne Liotard. En regardant les pastels de Ferrière, il semblerait possible qu'il ait aussi accompagné son ami dans son apprentissage chez le «peintre turc».[5] Quatre ans plus tard, on les retrouve à Paris dans l'atelier de Joseph-Marie Vien[6] en compagnie d'autres compatriotes: François Sablet et Jean-Pierre Saint-Ours sont parmi eux. Arlaud restera six ans à Paris, Ferrière probablement moins. Il rentre à Genève et s'initie aux techniques de l'émail, vraisemblablement avec un de ses frères aînés qui est Maître orfèvre-joailler.

A vingt-trois ans, le «Sieur Ferrière, peintre» restaure les portraits de la Bibliothèque Publique – il y en a près de 80! Il est significatif de la personnalité de Ferrière que sa première œuvre documentée soit une entreprise en quelque sorte «méta-artistique», témoignant que déjà au début de sa carrière il a conscience de la valeur historique de la peinture ancienne. Bien qu'il soit courant à cette époque que des peintres effectuent des travaux de restauration, on remarquera la constance avec laquelle Ferrière s'y consacre: plus tard, à Saint-Pétersbourg, il sera chargé de restaurer une galerie autrement importante, celle de l'Ermitage. Et à son retour définitif à Genève, il recevra l'autorisation de s'installer dans les locaux du Musée Rath pour y restaurer bénévolement la collection. Un connaisseur averti en la matière, François Duval-Töpffer, qui connut Ferrière en Russie, dira de lui: «Il serait injuste de passer sous silence un mérite bien rare et précieux qu'il possédait au plus haut degré, celui de la restauration des tableaux. Jamais restaurateur ne poussa plus loin le respect dû aux plus petites parcelles conservées dans l'original, et les yeux les mieux exercés ne savaient distinguer son travail de celui du maître dont le tableau lui était confié.»[2]

Peu après la fondation de la «Société pour l'Encouragement des Arts» en 1776, Ferrière et Arlaud en deviennent membres. Cependant, les premiers troubles révolutionnaires de 1782 ralentissent toute activité culturelle à Genève et provoquent une première vague d'exode entraînant entre autres Nicolas Soret[7] et Jean-Jacques Chalon, que nous retrouverons plus loin. La Société des Arts se réorganise quelque temps après et Ferrière et Arlaud enseignent à l'Ecole de Dessin[8], dont la gérance vient d'être confiée par l'Etat à la Société. Les activités de la Société des Arts culminent avec l'organisation de la première exposition genevoise[9] de 1789, dont Arlaud est l'un des instigateurs. Ferrière et lui y participent avec plusieurs œuvres, et surveillent les salles à tour de rôle avec d'autres membres du Comité de Dessin. Entre temps, Ferrière s'est marié et a acquis une bonne réputation par des portraits à l'huile et au pastel ainsi que par de petites gouaches. Il grave aussi des paysages, et Jean Sénebier, qui le connaît bien, le mentionne dans son «Histoire Littéraire de Genève» de 1786, en citant ses gravures au trait représentant diverses vues de la ville.

L'accalmie dans les conflits sociaux n'a été que de courte durée: suite à l'hiver rigoureux de 1788, une nouvelle révolte éclate, suivie d'une réconciliation précaire, qui va définitivement s'effondrer en 1792. Genève est incorporée militairement à la Confédération en début d'année, mais la Révolution ne s'accomplira pas moins en décembre, entraînant une seconde vague d'émigration. Les lois somp-

tuaires, qui avaient obligé les artistes de la génération précédente à s'exiler, avaient été graduellement abolies – un climat favorable aux arts s'était enfin installé dans la ville, mais les événements politiques contraignent une grande partie des artistes à reprendre le chemin de l'exil.

Londres

Fin 1792, Ferrière et Arlaud quittent Genève pour l'Angleterre[10], empruntant ainsi l'itinéraire choisi dix ans plus tôt par Soret et Chalon. Arlaud restera une dizaine d'années à Londres, où il obtiendra rapidement un grand succès, qui se maintiendra à son retour à Genève en 1802. Ferrière débutera plus modestement, malgré les brillantes lettres d'introduction[11] qu'il a emportées avec lui. Il habite d'abord chez J.-J. Chalon, un ami d'enfance de Saint-Ours. Plusieurs peintres genevois ont logé lors de leurs débuts à Londres dans cette famille hospitalière. Ainsi J.-L. Agasse y habitera quelque temps après Ferrière, et il semblerait même que ce dernier ait fourni des fonds de paysage pour les peintures d'Agasse, ce qui est certifié dans le cas d'Adam Töpffer.[12] Les Chalon font partie d'un groupe d'artistes suisses, français et étrangers[13] se réunissant autour de Pierre-Noël Violet, un miniaturiste français de l'émigration, dont le fils de Ferrière deviendra le gendre.

Au bout de quelque temps, la clientèle de Ferrière s'améliore et il fait venir son fils, laissé en nourrice à Genève chez une tante.[14] Celle-ci accompagne le petit Louis Ferrière en Angleterre, et devient la gouvernante de la future Lady Palmerston, ce qui ne manqua certainement pas d'influencer les débuts de la carrière anglaise de son parent. Ferrière peint à présent dans la technique qui fera sa renommée: la miniature dite «à l'huile» sur ivoire.[15] Il s'agit généralement de portraits de trois-quarts, mesurant une demi-douzaine de centimètres de haut, sur fond neutre et figurant rarement des attributs. Depuis son arrivée en Angleterre, Ferrière se consacre exclusivement au portrait en miniature. Ce changement de technique et de genre est certainement dû à la facilité de transport de l'équipement du miniaturiste et à la popularité du portrait miniature avant l'arrivée de la photographie.[16] Exposant annuellement à la Royal Academy, il se fera aussi connaître à Edinbourg, où il est patronné par une des plus anciennes familles d'Ecosse, les Buccleuch. A Londres, une fois acquise la faveur changeante du public, les succès pleuvent: il peint le vicomte Horatio Nelson, l'épouse de George III, la reine Charlotte ainsi que d'autres membres de la famille royale et de l'aristocratie anglaise. Pourtant, à la suite de revers de fortune dont les détails ne nous sont pas parvenus, il se voit contraint en 1804 à vendre la maison du centre de Londres qu'il habite depuis huit ans. Assuré, grâce au patronnage des aristocrates anglais ses clients, d'être recommandé et présenté à la famille impériale russe, Ferrière tente sa chance et part pour Saint-Pétersbourg. Il laisse derrière lui sa femme, qui a entre temps accepté une place de gouvernante pour subvenir aux besoins de leur fils.

Saint-Pétersbourg

Saint-Pétersbourg hébergeait depuis quelques décennies, et parfois en seconde patrie, plusieurs artistes et artisans genevois. Parmi eux Henri-François-Gabriel Viollier, établi en Russie en 1780 déjà, et Nicolas Soret, qui nous intéresse plus particulièrement. Soret est un cousin éloigné de Ferrière[17] dont le parcours artistique offre de nombreux traits communs avec celui de ce dernier. Comme on l'a vu, Soret avait été contraint à émigrer en 1782 déjà. Il s'arrêtera à Londres d'abord, puis continuera, comme tant d'autres émigrants, vers «New Geneva» en Irlande. Le gouvernement anglais avait en effet permis aux émigrants genevois de fonder une colonie à Waterford, dans le sud de l'Irlande. Néanmoins au bout de quelques mois, l'avenir de la chimérique cité horlogère «New Geneva» était compromis et les Genevois durent repartir. Alors que J.-J. Chalon retourne en Angleterre pour s'y faire naturaliser anglais, Nicolas Soret préfère rentrer à Genève. Il n'y restera pourtant pas longtemps. Comme il le dit dans son journal: «Insensiblement je me dégoûtais de Genève, surtout lorsqu'on m'eût assuré que je pourrais faire fortune en Russie avec mon talent.»

Après un premier voyage à Saint-Pétersbourg, il y retournera en 1792, marié à une des filles de l'influente famille Duval, joailliers genevois établis en Russie depuis 1754, chez lesquels il avait été introduit par des lettres de recommandation emportées lors de son premier séjour. Dès lors, la vie de Soret va changer du tout au tout: grâce aux nombreuses commandes impériales reçues par l'intermédiaire des Duval, il pourra rentrer au tournant du siècle à Genève pour y mener une vie aisée, cessant même de peindre et s'occupant des affaires Duval et de l'éducation de ses fils.[18] Un passage d'une lettre que Soret écrit de Genève à ses beaux-frères de Saint-Pétersbourg rend bien compte de sa situation: «Nous nous disions (ma femme et moi), sans nos frères, aurions-nous pu jamais nous trouver possesseurs d'une si agréable habitation?[19] Sans eux, pourrions-nous donner une éducation à nos enfants conforme à notre état? Sans eux, serions-nous aussi heureux et tranquilles que nous le sommes actuellement?».

Quant à Henri-François-Gabriel Viollier, il fut l'un des premiers peintres genevois à tenter sa chance en Russie.[20] Mentionné dans les rares sources comme peintre de portraits en miniature, il est aujourd'hui pour ainsi dire inconnu. Viollier fut en quelque sorte secrétaire artistique de Paul Ier. Il accompagna le comte du Nord – pseudonyme de Paul – lors de son voyage à l'étranger et peignit les familiers du tsar. Un extrait d'une lettre d'introduction que le Prince Alexandre Kourakine, alors ambassadeur de Russie à Paris, écrivit pour Viollier en juin 1812 témoigne de l'attachement de ce Genevois pour son pays d'adoption: «...permettez-moi de vous recommander le Conseiller de Collège Viollier, qui, retournant avec toute sa famille en Russie, vous présentera cette lettre. Jouissant de la bienveillance de Sa Majesté l'Impératrice douairière, il s'est établi il y a trente ans chez nous et considère la Russie comme sa véri-

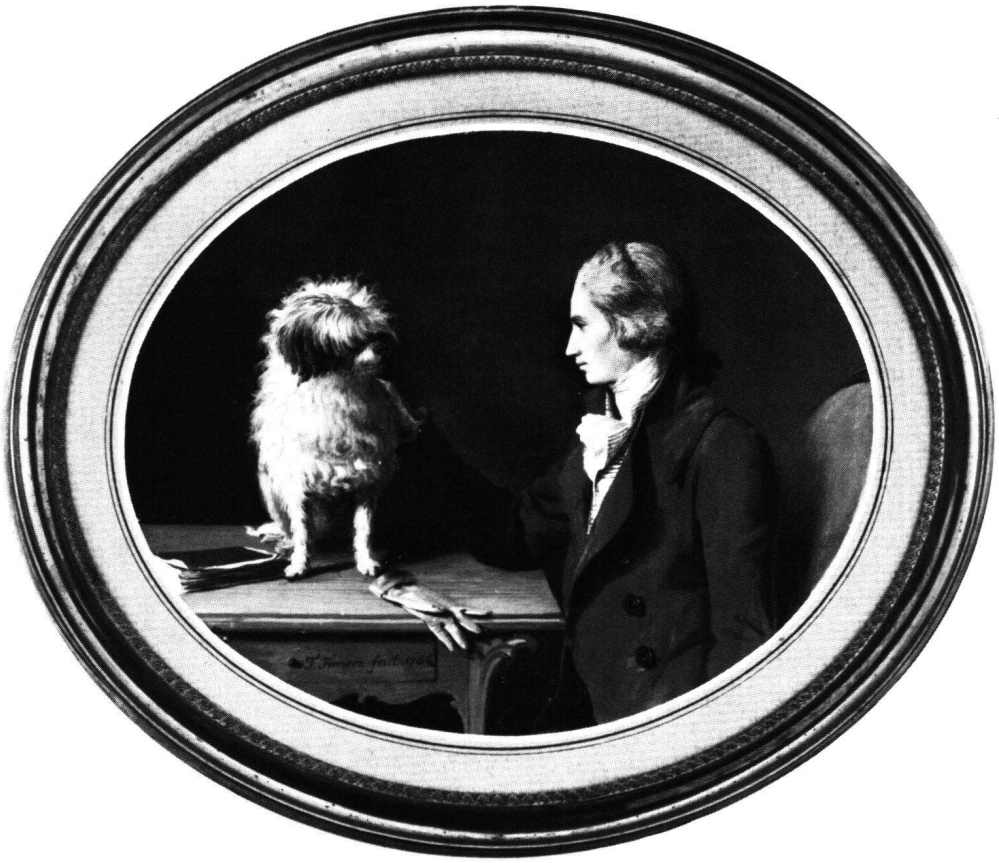

Fig. 1 Jeune homme et son chien, de François Ferrière, 1786. Gouache sur carton, 11×13,5 cm. Genève, Musée de l'horlogerie et de l'émaillerie.

table patrie. Ses connaissances dans toutes les branches des Beaux-Arts lui garantiront, je l'espère, la bienveillance de votre Altesse...» Rejoint par son frère Gabriel-François, qui devient secrétaire de Maria Fedorovna, il s'établit définitivement à Saint-Pétersbourg, ayant épousé la fille d'un gentilhomme russe après avoir acquis un certain rang social. Viollier, Soret et Ferrière ont surtout été patronnés par Maria Fedorovna, la femme de Paul Ier, qui semble avoir été la protectrice par excellence des Genevois.[21]

Quand Ferrière arrive à Saint-Pétersbourg en 1804, cinq années se sont écoulées depuis le départ de Soret. Il peint à cette époque plusieurs membres de la famille Duval: d'abord Etienne Dumont, l'oncle des Duval de Russie, puis Madame Soret-Duval et son fils. Ferrière a donc pris soin de se munir de bonnes références avant de partir. En arrivant en Angleterre déjà, il avait pu obtenir des lettres de recommandation pour la branche anglaise de cette même famille huguenote[22] qui, comme on le voit, a notablement contribué aux succès à l'étranger des artistes genevois.[23] A Saint-Pétersbourg, Ferrière aura plusieurs commanditaires qui s'étaient fait portraiturer auparavant par Soret et Viollier, ainsi le Prince Kourakine que Ferrière peint une douzaine d'années après Soret. A peine deux ans se sont-ils écoulés que le peintre peut déjà faire venir sa femme et son fils. En 1806, il enseigne la peinture à François Duval, grand amateur d'art, qui est en train de constituer sa célèbre collection de tableaux.[24] L'année suivante, il peint, toujours en miniature, un portrait de groupe représentant la Grande-Duchesse Anna Pavlovna en compagnie de ses frères les Grands-Ducs Nicolas et Michel. Le succès sourit de nouveau à Ferrière qui, dès qu'il en a le loisir, laisse libre cours à son esprit curieux: il se consacre à des recherches sur la chimie des couleurs et sur les moyens de conservation des tableaux[25]; il exécute des imitations de peintures du XVIIe siècle et des copies miniaturisées de Maîtres flamands et hollandais qu'il admire dans les collections Duval.[26]

Vers 1810, Ferrière quitte Saint-Pétersbourg pour Moscou, où son fils travaille dans une banque. Mme Ferrière, qui avait accompagné son fils, était devenue dame de compagnie de la fille unique du Gouverneur de Moscou. Craignant une invasion française, les Ferrière pressent leur fils, seul survivant de leurs quatre enfants, d'accepter le poste que sa tante lui a procuré au ministère de Lord Palmerston.[27] L'invasion a lieu en septembre 1812, et Ferrière, qui n'a pas voulu partir, perd toute sa fortune et ses biens dans l'incendie, notamment semble-t-il une collection de tableaux d'anciens maîtres. Une lettre de sa main relate sa fuite en compagnie de la famille de l'architecte italien Francesco Camporesi.[28] Retourné à Saint-Pétersbourg, il s'y

refait petit à petit une situation et est nommé membre de l'Académie Impériale des Beaux-Arts en 1813. Trois ans plus tard, il retourne à Londres, où il vit chez son fils. Durant les six années qui suivent, il expose de nouveau à la Royal Academy.[29] En octobre 1821, Ferrière décide de rentrer à Genève, non sans avoir eu quelques succès avec ses tableaux trompe-l'œil «imitations de bas-reliefs». «Il suffit que je sois décidé à partir pour qu'on me jette à la tête des affaires dont la moitié m'aurait satisfait il y a seulement six mois», écrira-t-il dans une lettre à sa femme.[23] C'est que l'ancienne clientèle, aussi bien anglaise et écossaise que russe, se souvient de lui, mais trop tard. Ferrière, désormais septuagénaire, est bien résolu à partir.[30]

A Genève, il rejoint sa femme qui vit depuis quelque temps avec sa cousine. Celle-ci avait assuré sa retraite en constituant un petit pécule au cours de vingt années de service dans les familles de la noblesse anglaise. Réadmis dès son retour à la Société des Arts grâce à son vieil ami Louis Arlaud, Ferrière participe activement aux expositions de la Société. Il montre des portraits, paysages et trompe l'œil peints à l'huile, ayant abandonné la miniature, trop fatigante pour le vieil homme qu'il est à présent. François Ferrière cessera de peindre à l'âge de 84 ans, après avoir passé une dizaine d'années à restaurer bénévolement la collection du Musée Rath.[31] Il contribue aussi à l'écriture de l'historiographie picturale de son temps, en peignant ses amis peintres, et en offrant ces portraits à la Société des Arts à mesure de leurs disparitions: il peint ainsi Louis-Ami Arlaud, Pierre-Louis Bouvier et Jean-Pierre Saint-Ours.[32] Naturellement son autoportrait se retrouvera aussi dans les collections de la Société des Arts. Comme le dira François Duval: «Monsieur Ferrière était un habile artiste dans un petit genre. Souvent l'égal des Flamands du premier ordre pour le coloris, il savait comme eux reproduire avec les traits le caractère et les dispositions morales de ses modèles.»[33]

NOTES

1 L'unique étude consacrée à F. Ferrière est due à JULES CROSNIER, *François Ferrière, peintre,* dans: Nos Anciens et leurs Œuvres III, 1903, p. 7–44. Crosnier a fait suivre son article de quelques précisions dans les numéros suivants: IV, 1904, p. 81–84, et X, 1910, p. 45–47.

2 Lettre de F. Duval à J.-L. Rigaud du 12.8.1845 (Genève, Bibliothèque publique et universitaire, Ms. suppl. 949, f. 58–60).

3 *Louis-Auguste Brun de Versoix 1758–1815,* Catalogue de l'exposition à Genève 20.6.–12.10.1986.

4 Louis-Ami Arlaud-Jurine (1751–1829) deviendra le parrain homonyme du fils de Ferrière.

5 Une des dernières œuvres que Ferrière expose en 1804 à la Royal Academy s'intitule «Lady C. Douglas in a Turkish dress», à l'exemple de certains pastels de Liotard. D'autre part, le jeune Ferrière pourrait avoir vu dans l'atelier de Liotard plusieurs «trompe l'œil», qui seront inclus dans les ventes en 1773 et 1774 de Liotard à Londres (RENÉE LOCHE/ MARCEL ROETHLISBERGER, *L'opera completa di Liotard,* Milan 1978, p. 101 et 115).

6 THOMAS GAEHTGENS, JACQUES LUGAND, *Joseph-Marie Vien,* Paris 1988. Pour les élèves de Vien, voir annexes p. 333–344.

7 N. Soret (1759–1830) dut quitter Genève à cause de l'activisme politique d'un de ses oncles, Bernard Soret, un «Représentant» militant. Nicolas Soret a laissé un récit passionnant de sa vie, NICOLAS SORET, *Souvenirs,* dans: Genava 22, 1974, p. 347–363.

8 Ils dirigent en alternance avec d'autres collègues, les classes de «dessin d'après la bosse» (les plâtres antiques).

9 Une exposition qui, comme l'a fait remarquer PIERRE CHESSEX, est aussi la première exposition d'art en Suisse (Zeitschrift für Schweizerische Archäologie und Kunstgeschichte 43, 1986, p. 362–366).

10 Avant leur départ, ils reçoivent la visite de Hans Ottokar Reichhard, Conseiller du Duc de Saxe-Gotha et Altenburg, qui éditera à Weimar un «Guide de la Suisse de 1793» dans lequel les deux peintres sont cités pour l'intérêt de leurs collections. Il s'agissait vraisemblablement de collections de modèles de dessin destinés à l'enseignement. Un fac-simile de ce Guide a été publié à Paris en 1971.

11 Le 27 septembre 1792, l'horloger Jean-François Leschot (1747–1824) écrit une lettre à la maison Jean Duval fils & Co., en leur recommandant «M. Ferrière, peintre qui se rend à Londres» (J. Duval était un cousin germain des frères Duval de Saint-Pétersbourg). Quelques jours plus tôt, Leschot, ex-associé genevois de Henri-Louis Jacquet-Droz (1752–1791) avait écrit une autre lettre de recommandation pour Arlaud et Ferrière à Henry Maillardet, ex-associé de la succursale anglaise de Jaquet-Droz. Arlaud et Ferrière avaient connu le célèbre constructeur d'automates au Comité de Dessin.

12 *J.-L. Agasse, 1767–1849,* Catalogue de l'exposition à Genève et à Londres, 10 novembre 1988–2 avril 1989, p. 192.

13 Comprenant entre autres Francesco Bartolozzi (1727–1815), qui gravera le portrait de Ferrière et Arlaud, et le peintre français Henri-Pierre Danloux (1753–1809), que Ferrière avait connu chez Vien.

14 Anne-Elisabeth Reboul était en fait une cousine célibataire de Mme Ferrière. Elle resta très proche de la famille, et fera de Louis Ferrière son légataire universel.

15 Technique utilisée aussi par Arlaud, consistant – comme le fit observer LEO R. SCHIDLOF, *La miniature en Europe,* Graz, 1964 – à mélanger aux couleurs beaucoup de gomme, ce qui procure l'apparence de la peinture à l'huile.

16 Une commande consistait souvent en plusieurs miniatures de la même personne qui au besoin, demandait au peintre d'en «tirer» d'autres exemplaires.

17 Le beau-frère de Ferrière avait épousé une cousine germaine de Nicolas Soret.

18 Comme Ferrière, Soret était fils d'horloger. Ses fils cependant, tel que Lewis Ferrière (voir note 27), accèdent aux classes sociales supérieures: ainsi Frédéric Soret (1795–1865) fut précepteur du Prince héritier de Saxe-Weimar, conseiller aulique du Duc de Saxe Weimar, cristallographe et spécialiste en numismatique orientale, ami de Goethe, qui lui dédia un poème en échange de confitures de cédrat (JEAN MARTIN, *La Famille Duval,* Genève 1954, p. 59–61).

19 Lettre du 9 mai 1805 à Jacob Duval (Genève, Bibliothèque publique et universitaire, Ms. f. 3782, fol. 172–173) dans laquelle Soret donne une description détaillée de sa maison de Plainpalais (No 47 de l'Avenue du Mail).

20 Le titre officiel de H.-F.-G. Viollier (1750–1829) fait rêver:

«Inspecteur du Cabinet de l'Empereur Paul Ier, autocrate de Russie, chargé de sa correspondance pour la partie des Beaux-Arts et Inspecteur des Bâtisses, Travaux, Embellissements des terres et maisons de Plaisance, des fêtes, etc.» Pour Viollier, voir: DENIS ROCHE, *Quelques précisions sur Jean Violle et accessoirement sur Henri-François-Gabriel Viollier,* dans: Starje Gody, Saint-Pétersbourg, Octobre 1909, p. 581–590, traduction Hélène Ott-Skoropadsky.

21 L'impératrice devient ainsi la marraine des fils de Soret, d'un des fils de Jacob Duval et du neveu de H.-F.-G. Viollier.

22 Les frères Viollier étaient aussi en relations avec les Duval; voir lettre du 25.1.1809 de Gabriel-François Viollier à Jacob Duval (Genève, Bibliothèque publique et universitaire, Ms. fr. 3786, f. 216–217).

23 D'autre part, les étroites relations qui liaient certaines familles de l'aristocratie anglaise à la Russie furent d'une importance décisive pour Ferrière, qui dira: «J'ai bien des obligations à Lady Pembroke, qui à mon départ de Londres me donna les meilleures recommandations pour la Russie.» (Lettre à sa femme du 12 juillet 1721, Archives Claude Ferrière). Lady Pembroke était née Comtesse Woronzoff, demoiselle d'honneur de Maria Fedorovna; elle avait reçu une éducation anglaise, son père ayant été ambassadeur de Russie à Londres.

24 Lettre de François à Jacob Duval du 27.11.1806 (Genève, Bibliothèque publique et universitaire, Ms. f. 3781, f. 48). Pour François Duval, personnage clef, voir la bibliographie de MAURO NATALE, *Le Goût et les collections d'art italien à Genève,* Genève 1980, p. 52–57.

25 Ferrière a ainsi rédigé un mémoire disparu intitulé «Recherches sur les causes des dégradations de l'art et la manière de les éviter...».

26 Ces «copies» se retrouveront en bonne place dans plusieurs anciennes collections genevoises: voir le catalogue autographe des collections de François Duval (1808, Archives Musée d'art et d'histoire, Genève), le catalogue publié en 1848 de la Collection Audéoud, ainsi que le catalogue autographe des collections J.-J. Rigaud (Archives Musée d'art et d'histoire, Genève). Nicolas Soret a également copié en émail des tableaux des collections Duval (Musée de l'Horlogerie et de l'Emaillerie, Genève).

27 «Lewis» Ferrière (1792–1866), naturalisé anglais, restera 22 ans au War Office après quoi Lord Palmerston lui proposera le poste de vice-consul britannique à Tunis, poste qu'il occupera 15 ans (les derniers 7 ans en tant que proconsul général). L. Ferrière peignit des miniatures en amateur.

28 Cette relation a été publiée dans JULES CROSNIER (voir note 1) p. 36–44. Francesco Camporesi (1747–1831) appelé à la cour de Catherine II en 1782, devint dans les années 1790–1810 un des architectes favoris de la noblesse russe.

29 Ferrière exposera chaque année jusqu'en 1822. Dans le catalogue, il se qualifiera de «Portrait painter to her Imperial Majesty, the Dowager Empress of all the Russians, and to the Grand-dukes Nicolas and Michael, Professor of the Academy of painting of Geneva and Associate to that of St. Petersburg».

30 Lewis Ferrière note scrupuleusement dans son journal: «From that time I paid my father a pension of £ 20 a year, as he had no fortune left» (Archives Claude Ferrière).

31 Depuis 1830, Ferrière reçut l'autorisation de travailler dans la salle de dépôts du Musée (Archives Société des Arts, Procès Verbal Comité des Beaux-Arts du 26.6.1830).

32 L'année suivante, la veuve de Saint-Ours donne l'autoportrait du peintre que Ferrière avait pris comme modèle. Lewis Ferrière copiera un autoportrait d'Adam Töpffer qui sera aussi donné au Musée.

33 Lettre de F. Duval à J.-L. Rigaud (voir note 2). – Un complément au présent article paraîtra dans Genava 38, 1990.

CRÉDIT PHOTOGRAPHIQUE

Fig. 1: Musée de l'horlogerie et de l'émaillerie, Genève.

RÉSUMÉ

François Ferrière est peu connu aujourd'hui, mais est considéré à juste titre comme un excellent miniaturiste par les connaisseurs. Esprit curieux et expérimentateur, ce peintre genevois, contemporain de Jean-Pierre Saint-Ours et Pierre-Louis De la Rive, pratiquait aussi la peinture à l'huile, le pastel et la gravure, avant de quitter Genève à la Révolution. Sa personnalité, son œuvre et ses longs séjours à l'étranger (17 années en Angleterre, près de 13 années en Russie, suivis du retour au pays natal après 30 ans d'absence), en font un artiste qui gagne à être connu: d'autant plus que l'unique étude qui lui est consacré date de 1903. L'exposé suit l'itinéraire tant artistique que géographique de la carrière de Ferrière, en la comparant à celles de quelques autres miniaturistes.

ZUSAMMENFASSUNG

François Ferrière ist heute kaum bekannt. Von der Fachwelt werden vor allem seine Miniaturen geschätzt. Der vielseitige Künstler, Zeitgenosse von Jean-Pierre Saint-Ours und Pierre-Louis De La Rive, hatte sich aber auch in Öl- und Pastellmalerei sowie als Kupferstecher betätigt, bevor er Genf bei Ausbruch der

Revolution verliess. Seine Person, sein Werk und seine langen Auslandaufenthalte (17 Jahre in England, 13 Jahre in Russland, Rückkehr nach Genf nach 30jähriger Abwesenheit) sind es wert, genauer untersucht zu werden, um so mehr als die einzige Studie über ihn aus dem Jahr 1903 stammt. Der vorliegende Aufsatz verfolgt Ferrières Werdegang im Vergleich mit anderen Genfer Miniaturisten seiner Zeit.

RIASSUNTO

François Ferrière è oggi poco noto. Gli esperti apprezzano soprattutto le sue miniature. Questo versatile artista, contemporaneo di Jean-Pierre Saint-Ours e di Pierre-Louis De La Rive, si occupò di pittura a olio e pastello e di incisione, prima di lasciare Ginevra allo scoppio della rivoluzione. Varrebbe la pena di approfondire gli studi sulla sua persona, la sua opera e sui suoi lunghi soggiorni all'estero (17 anni in Inghilterra, 13 anni in Russia, il ritorno a Ginevra dopo un'assenza trentennale), dato che l'unica ricerca su di lui data dell'anno 1903. Il presente articolo tratta la formazione di Ferrière paragonato ad altri miniaturisti ginevrini del suo tempo.

SUMMARY

François Ferrière is little known today. A contemporary of Jean-Pierre Saint-Ours and Pierre-Louis De La Rive, this excellent painter is best known for his miniatures. A versatile artist, he also worked in oil painting, pastels and engraving, before he had to leave Geneva at the outbreak of the Revolution. His long stays abroad (17 years in England, 13 years in Russia, 30 years' absence all told from his native town), his work, and his personality make him an interesting subject, the more so, as the last study on Ferrière dates to 1903. This paper follows Ferrière's career, comparing it with that of his Genevan contemporaries.